PRÉSENTATION DE THÈSE

Pour présenter ma thèse, je dois exposer l’objectif, l’idée maîtresse, les fondements théoriques, la méthode et les moyens de ma recherche, et bien sûr les conclusions à la fin. Mais avant que j’y procède, je crois de mon devoir de répondre à une question qui se pose tout naturellement et qui n’exige ni érudition, ni terminologie scientifique. En effet, qu’est-ce qu’un prêtre orthodoxe russe fait dans la littérature française du XVIIe siècle, tandis qu’il est au service ecclésiastique permanant et sans interruption au nord de la Russie depuis vingt-trois ans ?

Je reviens en à mont de l’histoire pour un siècle. Avant la grande révolution d’Octobre du 1917, à Saint-Pétersbourg, capitale de l’immense empire russe et quatrième ville d’Europe – elle l’est toujours -, dans les classes cultivées on parlait français, pas nécessairement en tant que francophiles, mais parce que c’était alors la langue internationale par excellence, langue sans laquelle il n’y avait pas d’accès ni à la formation supérieure, ni à l’information et à la culture mondiale en général, comme maintenant c’est le cas d’anglais dans les universités du Nord de l’Europe. On devait cacher la connaissance du français dans les années trente : parler français était alors un signe d’attachement à la Russie d’autrefois, une indice sûre de sympathie aux garde-blancs, avec des conséquences juridiques immédiates. En Union Soviétique de Brejnève, - et en quelque sorte jusqu’à la Russie de nos jours, - la langue et la culture françaises n’ont pas définitivement perdu leur teint de valeurs traditionnellement russes. Dans la vie soviétique de ladite époque, la religion chrétienne orthodoxe n’était que rudiment du maudit passé tsariste, elle était vouée à mourir avec les vieilles femmes et leurs fables. C’est dans le domaine des valeurs traditionnelles que la culture française et la foi ancestrale se touchaient : toutes les deux également ennemies idéologiques.

Qui pouvait alors défendre la religion en URSS ? Les écrivains russes du XIXe siècle comme Pouchkine, Gogol et Dostoïevski étaient les plus importants apologètes du christianisme, mais aussi les grands savants européens du programme scolaire, comme Pascal et Newton. Des étudiants et mêmes des écoliers soviétiques savaient que Pascal n’avait pas fait que découvrir et formuler une loi physique, mais qu’en même temps il avait cru Dieu et écrit des *Pensées* sur la religion et en faveur de la religion. Cité par Pouchkine et Tolstoï, Pascal a été un apologiste très populaire en Russie au XIXe siècle. Au XXe, l’athéisme triomphant, avec son culte de la raison, n’a pas pu faire passer sous silence la loi selon laquelle on fabrique des pompes. Pascal ne cesse pas d’être un grand physicien et de ce fait un apologiste latent. Sa popularité ne diminue pas. Au milieu des années 70, un étudiant en géographie me disait avec enthousiasme : « Écoute ce que Pascal écrit, il était un Russe caché ! ». En 1982, paraît une biographie de Pascal en russe ; elle apporte des éclaircissements à ce sujet et au sujet de son christianisme aussi ; elle m’inspire.

Je termine mes études supérieures en langue et littérature française l’année où Gorbatchev arrive au pouvoir. En 1987, j’enseigne le français à l’Université Polytechnique de Saint-Pétersbourg, mes étudiants sont futurs physiciens, pour la plupart en hydraulique. Je suis un paroissien de la cathédrale Trinité – Alexandre de la Néva. Le christianisme, la littérature française et les sciences exactes convergent dans les *Pensées* de Pascal. La Russie dégèle. L’Église Orthodoxe célèbre solennellement le millénaire du baptême de la Russie, des dirigeants d’État Soviétique y participent. Les persécutions contre la religion s’arrêtent. Les discussions publiques entre les athéistes et les chrétiens reprennent pour la première fois depuis les années 20. L’apologétique revient. La société cultivée russe a besoin de Pascal plus qu’avant. Son apologie promet de l’attirer.

À la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg (actuellement Bibliothèque Nationale de Russie) il y a des éditions françaises des *Pensées* des XVIIe – XIXe siècles : celle de Port-Royal, Condorcet-Voltaire, Havet, Brunschvicq et même Lafuma du 1963. Les éditions russes constituent des choix de *Pensées* selon le goût de l’éditeur. Les manuels soviétiques de l’histoire littéraire traitent le christianisme de Pascal comme le symptôme ultime de sa maladie mentale. Il faut rendre à Pascal sa dignité d’apologiste. Aucune idée d’édition objective des *Pensées* ne circule à l’est du rideau de fer. Je veux écrire une apologie de Pascal. En 1987, je rédige un mémoire de 70 pages sur les *Pensées* en vue d’un doctorat éventuel.

Après le dégel, vient la débâcle. L’Union Soviétique se dissout. Il redevient possible d’entrer au clergé sans avis favorable des instances. Je profite de ce moment historique. Diacre, je participe à la renaissance de la vie monastique dans l’île de Valaam, la connaissance des langues y était indispensable. Puis, prêtre à Saint-Pétersbourg, je suis nommé le supérieur d’une paroisse dont je restaure le bâtiment et où j’organise l’office et la paroissiale à partir du néant. Dans les années 90, il n’y a pas de temps pour les recherches. Mais l’approche apologétique de Pascal qui au lieu de construire une défense systématique, attaque un hésitant de toutes parts avec ses propres hésitations, son approche m’aide à réunir et à élever une communauté chrétienne qui existe maintenant.

L’an 2000. Mon église paroissiale Notre Dame des Affligés est en gros restaurée. J’espère que je peux revenir à une thèse sur les *Pensées* de Pascal. Sur l’invitation des amis, j’arrive à Paris pour demander conseil à ce sujet. Depuis 2001, j’ai été inscrit à la Sorbonne sous la direction de Monsieur le Professeur Gérard Ferreyrolles.

La paroissiale, ce n’est pas ce qu’on peut commencer, arrêter et puis reprendre. Ce sont les destins, c’est ce qu’on ne commence jamais ou ce qu’on n’arrête jamais. Je continue mon service à Saint-Pétersbourg, à la cathédrale Saint Prince Vladimir ; à plein temps, ou à deux temps, ou parfois à quatre temps, si on peut le dire. Entre 2001 et 2009, parallèlement au doctorat de Sorbonne et sur la suggestion de mes supérieurs ecclésiastiques, c’est-à-dire par obéissance, j’ai fait mes études en théologie. Le grand séminaire de Moscou : 42 examens, 12 mémoires. L’Académie théologique de Moscou : 40 examens, 8 mémoires. La thèse de doctorat en théologie, 186 pages.

Jusqu’ici pour mes supérieurs ecclésiastiques mon doctorat a été mon affaire privée. Pour mes séjours à Paris je n’ai pu employer que mes vacances brèves. J’ai travaillé dans les bibliothèques de Paris environ 120 jours repartis sur douze ans. L’étude des sources s’est fait pour la plupart dans les années 2001-2002 et en 2012. Depuis 2003, je n’ai jamais eu d’horaire hebdomadaire stable, on sert au jour le jour, la cathédrale ne ferme pas du matin au soir, il y a au moins deux offices par jour. Ces circonstances ont influencé la composition de ma thèse.

La thèse n’est pas une apologie de Pascal. En France on n’a pas besoin de telle apologie. Et quoi de neuf puis-je dire sur les *Pensées* après tant de pascaliens éminents français? Du neuf peut surgir de ce qui ne coïncide pas entre d’une part la Tradition de l’Église Orthodoxe et la littérature russe qui en dépend et d’autre part, la Tradition de l’Église de Rome qui a imprégné la littérature française du XVIIe siècle, les *Pensées* de Pascal comprises.

Selon ces deux Traditions prises à part, la forme littéraire des *Pensées* st vue de deux façons bien différentes.

Dans sa préface de l’Édition de Port-Royal de 1670, le neveu de Pascal, Étienne Perrier exprime sa déception pour l’état des *Pensées* où on les a trouvées après la mort de l’auteur et surtout pour leur désordre. En 2012, à Paris, au colloque international consacré au 350e anniversaire de la mort de Pascal, Monsieur Hubert Aupetit, pascalien respectable, affirme que les *Pensées* ne sont pas une apologie, parce qu’elles n’ont pas d’ordre.

Partant des positions apparemment contraires, Monsieur Philippe Sellier, pascalien éminent, qui m’a donné un conseil ferme de ne suivre qu’éditions objectives, - je suis ce conseil -, entreprend de reconstruire l’ordre pascalien des *Pensées* se basant sur l’évidence interne des fragments de cette apologie.

Qu’est-ce qu’il y a de commun dans la vision des *Pensées* chez tous les trois, Perrier, Aupetit et Sellier ? On croit communément que le désordre est un défaut capital pour une apologie. Étienne Perrier en est désolé, Hubert Aupetit nie l’appartenance générique, Philippe Sellier cherche à sauver l’apologie pascalienne de reproche de discontinuité ce qui confirme de fait qu’il accepte l’accusation. En découle un paradoxe : la plus désordonnée – donc la moins parfaite – des apologies françaises et latines du XVIIe en est en même temps la seule largement lue par le grand public.

À notre avis, dans la Tradition de l’Église de Rome et dans la littérature latine et française jusqu’au XVIIe siècle une apologie doit être ordonnée, tout comme l’autel principal d’une église doit être orienté vers l’est.

Dans la Tradition de l’Église Orthodoxe d’Orient les écrits de spiritualité et les apologies n’ont pas cette vocation quand à leur forme. Il suffit de rappeler les *Centaines* de Maxime le Confesseur et le corpus des auteurs de la *Philocalie* grecque que des millions de Russes orthodoxes connaissent en version de saint Théophane le Reclus.

Vues par un orthodoxe, les *Pensées* ne manquent rien en leur forme. L’apologétique n’est pas que genre littéraire du XVIIe siècle français que je préfère pour des raisons personnelles. L’apologétique fait partie obligatoire de mon service ecclésiastique quotidien. Et en praticien, je tiens à assurer que les *Pensées* et leur méthode, - ça marche comme apologie.

Tant que les *Pensées* de Pascal ne cessent pas d’être un des ouvrages les plus lus de la littérature française, soit en France, soit à l’étranger, tout lecteur se heurte contre une pluralité de versions se contredisant. Dans le meilleur des cas, il y a une table de concordances pour différentes version où l’ordre de fragments n’est pas le même. Malgré l’apparition d’éditions objectives, de nouvelles tentatives de mettre de l’ordre dans les *Pensées* ne s’arrêtent pas. Le problème, donc, existe réellement. Notre recherche porte sur les raisons de la discontinuité des *Pensées*.

Nous partons de la constatation que les *Pensées* sont une apologie intentionnellement fragmentaire, avec une disposition méditée des arguments. Leur destinataire est un intellectuel hésitant, sous l’influence du déisme philosophique et du libertinage culturel et vécu. Pascal cherche à le convertir, à le faire revenir ou à le prévenir, s’il est encore chrétien. Nous n’apportons rien de neuf dans la description ou dans l’analyse de la forme des *Pensées*. Tout ce qui peut être dit de notre part concerne la situation des *Pensées* dans l’ensemble de l’apologétique. Nous prenons pour hypothèse que l’objectif apologétique de Pascal se trouve en corrélation avec la forme fragmentaire de son apologie. Si cette position est vraie, nous trouverons une ou plusieurs apologies de mêmes formes dans les périodes où les objectifs et les destinataires de l’apologétique étaient semblables à ceux des *Pensées*. Dans ce but nous dessinons le champ du choix générique qu’avait Pascal pour la composition des *Pensées*. L’analyse des apologies se fait une à une ainsi que par synthèses pour leurs groupes d’appartenance. Dans le champ délimité nous cherchons des modèles génériques pour les *Pensées*. L’opposition fragmentation/continuité est l’indice principal des recherches et comparaisons. Nous observons aussi les dispositions, c’est-à-dire l’ordre du raisonnement ; et le plan du contenu, c’est-à-dire la présence ou l’absence d’arguments isolés reconnaissables. Ce sont les indices secondaires. Les indices d’un ouvrage réel ne sont jamais absolus : entre la fragmentation et la continuité il y a des états intermédiaires. Leur observation montre les tendances des époques et des littératures qui sont aussi significatives pour l’appréciation du choix générique des *Pensées*. Si nous trouvons des apologies de la même forme fragmentaire, cela ne nous fait pas affirmer que Pascal l’a emprunté à tel ou tel auteur. Cela confirmerait notre supposition théorique et cela situerait plus précisément les *Pensées* entre l’originalité formelle personnelle et absolue qu’on lui attribue souvent, d’une part, et d’autre part, le caractère bien traditionnel de cette forme que l’apologie de Pascal nous semble avoir.

Dans la Bibliothèque Mazarine et principalement dans la Bibliothèque Nationale de France, sa Réserve des Livres Rares compris, nous avons reconstitué deux ensembles d’apologétique partant du point de vue de l’époque de Pascal. Ce sont vingt-cinq auteurs de l’antiquité chrétienne et quarante-quatre auteurs de la fin XVIIe – premier XVIIe siècle.

L’analyse de chaque groupe d’apologies est précédée d’une exposition historique mettant la littérature chrétienne dans son contexte spirituel. La naissance de l’apologétique se fait à l’époque de la persécution du christianisme et du mépris commun de la société majoritairement païenne pour la littérature des « pauvres d’esprit ». Vers la fin de la période (450), les écrivains chrétiens ne cèdent aux philosophes hellénistes ni en érudition ni en maîtrise littéraire.

L’apologétique antique montre une grande variété de formes. Nous trouvons des protreptiques (Aristide, Clément, Pseudo-Justin), des plaidoiries (Justin, Tertullien, Arnobe), des sermons ou épîtres pastorales (Barnabé, Théophile, Cyprien,), des traités (Athénagore, Théodoret, Lactance), des dialogues philosophiques (Justin, Minucius Felix) et des pensées (faute de meilleur terme pour les œuvres de Clément d’Alexandrie et de Sixte). Certains auteurs méprisaient la rhétorique (Tatien), d’autres l’acceptaient et l’appliquaient sans réserve (Théodoret, Lactance), l’auteur de l’Épître de Barnabé semble l’ignorer, Clément d’Alexandrie la connaissait à fond, mais montre qu’il peut bien s’en passer. Les *Stromates* de Clément d’Alexandrie et les *Sentences* de Sixte s’avèrent des modèles génériques de l’apologie pascalienne. Ces deux œuvres ont la disconitnuité pour principe de leur construction.

Sur le plan du contenu, les principaux blocs thématiques des *Pensées* se trouvent déjà chez les premiers apologètes. Pratiquement toutes les apologies traitent de la « misère de l’homme sans Dieu » et de sa « félicité avec Dieu ». L’argument de la « singularité juive » en faveur du christianisme se fait voir nettement chez le pseudo-Justin. Présent presque dans toutes les apologies de la période, l’argument de l’accomplissement des prophéties de l’Ancien Testament domine dans les *Livres à Autolicus* de Théophile d’Antioche. Chez Arnobe, nous trouvons l’argument du pari dans toute sa splendeur. Si on se pose la question de changements de l’apologétique à travers le temps, on peut constater que la régularité des apologies augmente, en moyenne, mais non de manière systématique. Aristide et Athénagore devancent pour l’ordre Cyrille et Firmicus Maternus.

Toujours en moyenne et aussi en fonction du processus historique, les auteurs grecs se permettent plus de liberté, quant à la disposition et à la continuité, que leurs collègues latins. On dirait que les Grecs établissent les règles génériques à leur usage et s’en servent selon leurs besoins, tandis que les Latins s’insinuent dans des règles devenues sacrées à cause de leur pratique par les classiques grecs. Somme toute, si on mettait les *Pensées* de Pascal dans le contexte de l’apologétique des Pères grecs, elles n’étonneraient aucun lecteur par leur discontinuité, leur fragmentation ou leurs principaux arguments.

Avant de procéder à l’analyse de l’apologétique contemporaine de Pascal, nous exposons les racines spirituelles de libertinage érudit, parce qu’on ne peut pas apprécier la polémique, si on ignore l’autre côté.

Le panorama de la défense littéraire du christianisme à l’époque de Pascal nous montre sa faiblesse relative. Quantitativement dominent les « sommes à la suite de Thomas d’Aquin ». Sans porter jugement sur leur utilité aux fidèles chrétiens, il faut noter qu’elles étaient inefficaces ou ridicules aux yeux de leurs destinataires hypothétiques. L’autre type, moins fréquent, d’apologie, c’est le « dialogue sur le mode des anciens » philosophes, avec *Octavius* de Minutius Felix (fin II siècle) en tète de ce genre christianisé depuis le début de l’apologétique. Les dialogues sont en moyenne artificieux. Ni preuves scolastiques, ni entretiens légers, ne rappellent pas les « montées » et « abaissements » avec lesquels Pascal « travaille » « le monstre incompréhensible » qu’est son lecteur touché du froid de la raison affranchie de foi. Certains auteurs, dont Senault, fournissent à Pascal des arguments isolés. Mais avec leur discontinuité multipliée par le « renversement du pour au contre », les *Pensées* sont seules dans leur catégorie : il n’y a plus d’apologie fragmentaire. L’apologétique française de masse remonte pour ses modèles aux grands traités d’Augustin et de Lactance. Son inventaire d’arguments ne sort pas de la tradition chrétienne d’antiquité. Les mêmes « misères », les mêmes « félicités », le même « pari ». Il y a des changements : les prophéties intéressent moins, et la « singularité » ne convainc plus.

Sur le plan thématique, les *Pensées* sont une apologie traditionnelle pour le xviie siècle, originale par ici, ordinaire par là. La disposition des *Pensées* telle quelle elle avait été pointillée dans les premières 27 liasses, s’est trouvée dépassée par le développement postérieur, et si on essaie de la « dégager », d’en reconstituer un « plan logique », ce plan sera tout-à-fait traditionnel.

Nous n’oublions pas que Pascal se croyait fidèle la Tradition des Pères de l’Église. Lui était propre de défendre la Tradition avec des moyens traditionnels, parce que c’est « Dieu qui parle bien de Dieu ».

Les conclusions pratiques du traditionalisme des Pensées concernent, en premier chef, les recherches sur l’ordre de l’apologie de Pascal et les reconstructions de son plan. La fragmentation et l’absence du plan sont un état normal d’une apologie, non pas fréquent, mais conforme à la tradition du genre. Corriger ce défaut n’est que faire descendre les Pensées au rang de la production apologétique de masse. Ce défaut imaginé est un avantage inapprécié.

Nous avons établi que les Pensées héritent de la première apologétique leurs particularités formelles, ainsi que leur thématique. Pour les modèles d’apologies antiques fragmentaires, nous avons relevé les *Stromates* de Clément d’Alexandrie et les *Sentences* de Sixte. Nous n’avons pas trouvé de modèles des *Pensées* au xviie siècle, mais nous avons constaté que l’apologie de Pascal a beaucoup en commun sur le plan du contenu avec les écrits des apologistes du même siècle.

Nous avons aussi conclu que ce qu’on entend par emprunts ou lectures de Pascal dans ses précurseurs immédiats, peut appartenir à la tradition apologétique maintenue par une multitude d’écrivains insuffisamment connus, parmi lesquels il est impossible de déterminer l’auteur d’une sentence donnée.

Nous sommes arrivés à la conclusion que la discontinuité des Pensées, défaut aux yeux des contemporains et originalité qui détermine leur succès postérieur, est due au choix conscient de Pascal en faveur de l’apologétique des Pères de l’Église, choix qui s’inscrit dans le retour aux sources du catholicisme de la Contre-Réforme.